

Ma Diagonale à moi.....

Hendaye / Menton, du 19 au 22 avril 1998

949km

-=-=-=-=-=-

Samedi 18 avril 1998 : J'arrive par le train de 10 h 28 à Hendaye. C'est la sixième fois que je viens ici et je commence à y avoir mes habitudes. Le départ est pour demain, 8 heures, histoire de ne pas me bousculer et de déjeuner tranquillement avant. L'hôtel Santiago a le mérite, outre d'être dans le guide cyclo, de se trouver dans une petite rue tranquille et en ce qui me concerne plus particulièrement aujourd'hui, à proximité du commissariat de police.

Les averses se succèdent, mais elles seraient plutôt du genre câlin et la météo est formelle : demain grand beau !

J'ai reculé mon départ d'une semaine en raison des orages de grêle et de la pluie diluvienne, voire même de la neige du week-end précédent. Il y a une dizaine de jours que mon vélo m'attend à Hendaye et je me fais du souci. Il doit se demander pourquoi je l'ai abandonné et pourquoi personne ne lui adresse la parole. Des fois qu'il me fasse un coup de déprime, il n'y a qu'un pas et son sort m'inquiète...

De toute manière, il n'a pas le choix, il faut qu'il tienne le coup car moi, le moins que l'on puisse dire, c'est que je ne suis pas dans mon assiette. Je suis hantée par l'idée non pas de l'échec, mais de la malédiction. Deux tentatives, deux abandons. D'accord, la première fois, dans Menton / Hendaye, la Tramontane soufflait à 120 km / heure et j'avais descendu le Tanneron à 9 km / heure. D'accord, la seconde fois, dans Hendaye /Dunkerque, j'avais été victime d'un coup de chaleur dans les vignobles bordelais. Mais depuis 1995, je ne cessais de me répéter que je n'avais peut-être pas été jusqu'au bout de mes limites, que j'avais peut-être abandonné un peu vite, en un mot comme en cent, que je m'étais peut-être dégonflée un peu trop vite.

J'avais beau me trouver un tas d'excuses justifiant mes abandons, j'avais beau me rappeler que pour la première Diagonale, je n'étais plus dans les temps, Francis Pouzet avait beau eu m'écrire que dans ces conditions, c'était irréalisable, j'avais beau me souvenir que pour la seconde Diagonale, j'avais mis six mois pour retrouver mon coup de pédale, rien n'y faisait ! Cela tournait à l'obsession : les Diagonales ne voulaient pas de moi ! L'ennui, c'est que moi, je voulais d'elles.

En 1996, alors que je retrouvais la forme et que je commençais à me dire qu'il était temps d'oublier les BCN-BPF pour passer à autre chose. Accident de vélo : os iliaque fracturé ! Celui-là devait se remettre en place tout seul mais il y eu autre chose : Une petite esquisse d'os provenant d'une hernie discale calcifiée qui à l'occasion réclama son autonomie et qui depuis se balade du côté de ma moelle épinière. La solution pour l'en déloger est simple : il suffit d'opérer, mais pour cela, il faut me couper certains nerfs et les spécialistes consultés sont catégoriques : attendre, attendre le plus longtemps possible. Depuis ce 8 juin 1996, je vis avec des anti-inflammatoires et c'est tout juste si les spécialistes ne m'ont pas fichue à la porte de l'hôpital lorsque je leur ai avoué que c'était pour le vélo que cela m'embêtait...

Donc, en ce samedi 18 avril 1998, vous auriez pu rencontrer dans Hendaye, une nana de 52 berges qui n'en mène pas large, car en plus, elle s'offre une méchante tendinite au genou gauche.

Quoi faire de mieux pour tuer le temps que de bien manger ? Je connais un petit restaurant dans Hendaye, "l'Union" : je le rejoins à midi, j'y retourne le soir, mais l'appétit manque. Je me force à manger, les deux patronnes sont affolées, elles se remettent en question, se demandent ce qui leur arrive ! J'explique... On est samedi, je sais ce qu'il me reste à faire. Je me connais, demain, je n'ai pas d'illusion à avoir : aucun aliment solide ne descendra ! Direction une pharmacie : j'achète quatre boîtes

de repas-aliment-complet que l'on donne aux malades dans l'incapacité de s'alimenter. Cela fera toujours 2.000 calories d'avalées. J'en achèterai d'autres en cours de route... (j'ai oublié que le lendemain est un dimanche...).

Dimanche 19 avril 1998

Hendaye / Montréjeau : 235,5 km

Hendaye, 8 heures. Ces messieurs du commissariat de police ont la surprise de voir rentrer dans leur hall, une bonne-femme avec dans une main un carton de route et dans l'autre une roue de vélo et une pompe. Lorsque j'ai changé les deux pneus avant mon départ, j'ai mal fixé l'un d'entre eux sur la jante et sur 3 cm, il frotte chaque fois qu'il passe devant le patin de frein. Il n'y a plus qu'à lui donner un gros coup de pouce pour l'enfoncer à la bonne place mais, mais gonflé à 6 kg ½, moi je n'y arrive pas et je ne veux pas dégonfler. Je demande de l'aide.

8 heures : c'est parti. On va enfin voir ce que l'on va voir, je vais enfin savoir si je suis encore capable de quelque chose sur un vélo. Je connais tous les dos d'ânes jusqu'à Bayonne, ils ne m'impressionnent pas du tout. J'ai calculé mes temps de déplacement sur une moyenne de 19,5 km / heure, arrêts compris. J'aime bien cette manière de faire, je sais toujours le temps que je ne dois pas dépasser où que je sois. Ainsi, je peux m'arrêter m'importe où, étant une adepte des arrêts courts et fréquents.

J'ai prévu une étape courte : 220 km. Ce n'est naturellement pas par hasard. Je me souviens avoir déclaré que si je pouvais refaire 150 km par jour, je n'en demanderai pas plus. Je sais maintenant que je peux en faire 220 - 230 sans problème sérieux, car sur le vélo, je ne prends jamais d'anti-inflammatoires, l'intensité de la douleur me servant de repère. Ne pas monter la barre plus haut le premier jour, sera une façon de me rassurer, c'est en tout cas une des armes dont je me dote pour conjurer le sort. Je suis terrorisée par ce premier jour. Il n'y a pas d'autre mot pour définir ce que je ressens. Il y a une grosse voix en moi que ne cesse de me dire que c'est fini pour moi, que tout cela n'est plus de mon âge et que de toute façon, les Diagonales ne veulent pas de moi. Et puis, il y a une autre voix, toute petite celle-là qui me dit que ce n'était pas parce que les autres se mettaient à la chaise longue, qu'il fallait que je m'y mette aussi, et puis, que je le savais bien : jamais deux sans trois. Et la grosse voix de répondre : oui, oui, jamais deux sans trois échecs... Le résultat est alarmant : comme prévu, je suis incapable d'avalier quelque chose et même l'éclair au café restera au travers de la gorge.

Saint Jean de Luz (km 14) : je passe devant la gare. Après tout, pourquoi ne pas envoyer d'ici ma carte postale ? Aussitôt pensé, aussitôt fait. En farfouillant dans mes papiers, j'ouvre par chance mon carnet de route et je tombe en arrêt sur la date inscrite par le policier : 18 avril ! Il s'est trompé d'un jour !!!! Je suis atterrée. C'est pas possible, je suis damnée ! Retourner à Hendaye et le plus rapidement possible... Je suis devant une gare et une gare par expérience, cela a des tampons dateurs ! Je rentre dans le bâtiment, passe devant tout le monde. J'ai mon coup de tampon. Et maintenant de toute urgence, téléphoner à Mr ou Mme Hehn. Je suis complétement affolée. Ce n'est pas de retourner au départ qui me met dans cet état, c'est de constater que décidément dans les Diagonales, je les trouverai toutes...

J'ai Mme Hehn au bout du fil. Je repars. Un dos d'âne, deux dos d'ânes, c'est au troisième que je constate que je suis en train de tout avaler sur le grand plateau et le petit pignon. Du calme, du calme, il faut que je me calme...

Bayonne (km 35) : tout va bien et je compte bien augmenter mon avance le long de l'Adour. Paysage sublime. Malheureusement pour moi (mais après tout, j'ai le temps...), je me retrouve avec les coureurs du marathon de Bayonne. La route est condamnée pour les voitures mais je passe sans problème. Les coureurs ne me gênent pas mais les VTT suiveurs si, qui zigzaguent sans cesse m'obligeant à les dépasser en criant sans discontinuer : Attention, je passe à droite... Attention, je passe à gauche.... Je les quitte à Peyrehorade. Je suis en retard..

Lacq (km 116) : premier contrôle. Je m'attendais à un bourg plus important. Sur le bord de la route, quelques bâtiments neufs, notamment la mairie, l'église, un restaurant et un garage fermés. Où pointer ? Le hameau est en réalité en contrebas et on y arrive en dégringolant un raidillon. Mes jambes vont bien, mais j'ai le plexus toujours aussi coincé.

Pau (km 141) : route plane, plane, plane. On ne peut pas faire plus plat ! Je préfère ne pas prendre la route de contournement de la ville car j'ai vu sur la carte Michelin qu'il y avait un tunnel et je doute de pouvoir y passer. Je prends centre-ville. A l'entrée, un accident spectaculaire attire les badauds : Une voiture n'a rien trouvé de mieux que de se retourner sur le toit. Je passe en vitesse car les blessés semblent gravement touchés et les pompiers attendent le SAMU qui arrive à l'instant. Je ne connais pas Pau, mais sa visite n'est pas au programme. Un passant m'indique la route par l'avenue des Pyrénées, à la périphérie de la ville. Une seule rangée de maisons sur ma droite qui regardent toutes les Pyrénées avec à leur rez, une suite ininterrompue de bistros. On se croirait sur une plage et une foule considérable s'est rassemblée ici sous le soleil.

Tarbes (km 181,5) : la ville s'épanouit au fond d'une cuvette et je la découvre à la dernière minute alors que je m'offre une belle descente depuis le plateau. À l'inverse, petite remontée pour revenir sur le plateau à la sortie de l'agglomération. Pour l'instant, on ne peut pas faire plus plat comme parcours.

Toumay (km 200,5) : la route se fait plus vallonnée et c'est un véritable petit col que je vais grimper pour parvenir à la station de Capvern-les-Bains, direction Lannemezan, terme de ma première étape. J'y arrive à 18 heures 45. Beaucoup trop tôt pour m'arrêter. Mon prochain contrôle est à Montréjeau, seize kilomètres plus loin, va pour Montréjeau. Soudain, je réalise que j'ai passé sans encombre la première journée. Je ne suis plus maudite. Mon plexus se relâche, Faust à nous deux ! J'ai tout à coup une faim de loup.

Lundi 20 avril 1998

Montréjeau / Frontignan (Sète) : 319,5 km (+ 4)

Départ 5 heures : je n'aime pas ces départs matinaux à cette époque de l'année. On sort d'un bon lit douillet et on se jette dans une nuit encore noire en son passage le plus froid, celui qui précède le lever du jour. L'hôtesse m'a préparé un plateau pour le petit-déjeuner. Tout va bien.

Saint Gaudens (à part la montée et la descente de la taupinière sur laquelle se trouve la ville). Martres Tolosane, Carbonne, Capens, longeant la Garonne, c'est magnifique, parcours plat, plat, plat...

À partir de Capens (km 306), les choses changent, mais si peu. Deux bons coups de cul pour arriver à Auterive (km 326) avec d'agréables descentes, le paysage ayant fait place à un enchevêtrement de collines entre et sur lesquelles la route serpente. A Auterive, la situation se précise et jusqu'au contrôle suivant de Villefranche (km 353), je ne cesserai de monter et de descendre mais sans que le pourcentage de dénivellation puisse faire peur.

Ce qui change par contre, c'est le vent. D'abord hésitant vers Capens, je le prends en pleine figure et de plus en plus fort. À Auterive, j'ai encore les $\frac{3}{4}$ d'heure d'avance que mon arrêt à Montréjeau m'a fait gagner. À Villefranche, je suis juste dans mes temps. Mais alors que la route est redevenue presque plane, cela tourne rapidement à la catastrophe. À Castelnau (km 375), ma moyenne kilométrique chute : 12 km / heure, d'accord avec des pointes à 15 km / heure, mais je ne vais pas aller loin comme cela ! Le moral tient bon. Continuer, ne pas s'arrêter. Et puis si, je m'arrête. J'appuie le vélo contre un container-poubelle sur une aire de stationnement et essayant de retrouver mes esprits, je me pose les seules et uniques questions existentielles du moment :

- D'où viens-je ? D'Hendaye !
- Où vais-je ? À Menton
- Qui suis-je ? Une cyclotte dans la m...

Après cela, je n'ai plus qu'à remonter sur le vélo ! Et puis en y réfléchissant bien, le lieu de mon arrêt était mal choisi et la situation n'est pas dramatique. Ce n'est pas encore les 9 km / heure de ma descente du Tanneron. Y'a forcément de l'espoir. Je dois dormir à Agde, au kilomètre 525, j'en ai encore environ 140. Ma vieille, c'est plus que jouable, tu dormiras un peu moins, c'est tout.

Villegailhenc (km 414) : ce n'est pas pour éviter Carcassonne que je m'offre le détour par ce village mais parce que l'une de mes quatre et seules amies, y habite. Olga est marathoniennne : serrer les dents et avancer, elle connaît. Elle m'attend avec du linge de rechange (en plus de celui que j'ai dans les sacoches, au cas où il aurait plu), et quoique je l'ai avertie de ne pas me faire à manger, je sais que la table est déjà dressée.

Aucune chance d'être plus disparates que deux amies comme nous. Du genre David et Goliath, on ne fait pas mieux. Lorsque nous sommes ensemble, j'ai toujours envie de la porter sur un bras pour enfin discuter avec elle, les yeux dans les yeux. Pour l'instant, je mange. Olga me sert et fait quelques commentaires :

"De toute manière, il y a toujours du vent à Carcassonne, on les prend tous : du nord, du sud, de l'est, de l'ouest, on les a tous... Aujourd'hui, c'est le vent marin, c'est le plus mauvais, tu vas l'avoir jusque sur la côte et encore, ne te fais pas d'illusion, tu l'auras dans le nez jusqu'à Béziers."

Des illusions, il y a longtemps que je n'en ai plus. Mais j'ai vu pire avec mes 9 km/h du Tanneron... Quittant Olga vers 17 h 30, j'ai deux heures ½ de retard sur mes temps, mais je m'en fiche complètement, la situation est loin d'être désespérée et j'ai le ventre plein. Non seulement, je sais que j'arriverai à l'étape, mais en plus je vais la rallonger de 30 km (+ 4) car je serai trop tard à Agde pour trouver un hôtel ouvert. J'ai le numéro de téléphone du Formule 1 de Frontignan, sept kilomètres après Sète. J'y retiens une chambre. Ne me reste plus qu'à y arriver !

Je connais maintenant parfaitement les routes que je vais emprunter car je roule chaque hiver sur tout le littoral de Perpignan à Menton. On peut difficilement faire plus plat. Mon souhait est d'être avec la nuit à Narbonne. Le vent est tout de même un peu tombé et après avoir pointé à Lézignan, j'y arrive vers 21 heures.

J'ai adoré rouler la nuit, tout comme j'ai aimé marcher la nuit. Mon truc à moi aura été les Randonneurs Mondiaux. Seule ma vue m'oblige aujourd'hui à arrêter, mais les souvenirs de nuits passées sur le vélo resteront de grands moments pour moi. Lors de l'assemblée fédérale de Strasbourg, alors que la Fédé voulait nous supprimer la route de nuit, quelqu'un dans la salle avait voulu en prendre la défense, trouvant que l'on pouvait faire un tourisme nocturne. Cela ne m'a jamais semblé évident et j'y pense en grimant sur la colline de Nissan les Esserum entre Narbonne et Béziers. Dur, dur d'aller jusqu'à l'oppidum à cette heure et pourtant c'est une visite à ne rater sous aucun prétexte ! Par contre, je ressens une réelle plénitude à rouler sans que mon regard soit attiré par un quelconque élément extérieur. C'est dans ces moments-là que l'on peut réaliser à quel point, son corps est une belle mécanique que l'on peut écouter religieusement, respecter et aider le cas échéant.

Peu de circulation, heureusement, les gens récupèrent du week-end pascal et sont restés chez eux. Première préoccupation : repérer la sortie à ma droite pour Agde et ne pas me retrouver sur la voie rapide. Deuxième préoccupation : les phares des voitures qui me croisent et qui se moquent éperdument de m'aveugler. De trop nombreuses fois, je suis obligée de mettre précipitamment pied à terre car en une fraction de seconde, je ne sais absolument plus où je suis. Adieu les Randonneurs Mondiaux !!!

Frontignan (km 555) : le Formule 1 est à quatre kilomètres de la bifurcation, dans la zone industrielle. Heureusement que j'y ai mes quartiers d'hiver, car à minuit, impossible de demander son chemin à quelqu'un. Pas si sûr, puisque les employés communaux sont en train de repeindre les passages pour piétons ?

Mardi 21 avril 1998

Frontignan / Gros de Cagnes : 353 km (+ 4)

Pas question de partir à 5 heures du matin comme prévu, j'ai même retenu un petit-déjeuner. 7 heures 15 : c'est reparti ! La météo des Bouches du Rhône me prédit un léger vent de sud-ouest et une petite bise côtière. Moi, je les adore à Salon-de-Provence : il faut que le vent décorne les taureaux pour qu'ils s'autorisent enfin à dire qu'il y en a. Qu'est-ce que j'ai déjà pu pester contre eux...

Ma légère bise côtière me fait rouler à 15 km / heure, excusez du peu ! Je commence vraiment à me poser des questions. Ce n'est pas possible, c'est moi et moi seule qui ne suis pas en forme. Je dépasse Aigues-Mortes. Quelques paysans ont eu la bonne idée d'allumer des feux dans les champs. Je cherche mon avenir dans les fumées qui, heureusement pour moi, infirment mes doutes : j'ai bel et bien le vent dans le nez et mes 19 km / heure actuels n'ont rien à voir avec mes capacités physiques. J'en ai enfin la preuve : bifurquant sur la D 570 et remontant plein nord sur Arles, mon compteur se remet instantanément à fonctionner correctement : 25, 27, 28 . Ouf, ouf, ouf !!!

Arles (km 650) : ce n'est pas pour rien que cette ville est un BCN-BPF mais avant même de songer à y faire pointer un carton de route de ce nom, j'étais déjà éperdument amoureuse de l'Abbaye de Montmajour sur la route de Fontvieille. Le seul endroit où j'accepterais de mourir de faim parce que l'on m'y aurait oubliée est l'église basse, pur chef d'œuvre d'art roman dont l'abside et ses chapelles rayonnantes émergent du rocher dans lequel elles sont creusées. Ce que les visiteurs appellent aujourd'hui des cryptes servaient en réalité lorsque la topographie du terrain l'exigeait, à soutenir l'église haute, l'église officielle de l'abbaye. Les moines de Montmajour ont voulu faire de cette église basse, une véritable église, mais ils n'ont pu terminer la nef entièrement creusée dans le rocher tellement le labeur était inhumain et on arrive dans le transept par un simple plan incliné. Mais j'arrête là car il y a tellement d'autres choses à dire sur les bâtiments de l'abbaye...

Ce n'est pas vrai, je ne peux pas m'arrêter là car il y a aussi, 250 mètres plus loin, la chapelle Sainte-Croix dont les quatre absides semi-circulaires donnant sur une nef centrale carrée, sont en cul-de-four. Elle était réservée aux pèlerins et jouxte le cimetière dont les tombes sont taillées à même le rocher.

Il y a aussi la chapelle Saint-Pierre, en partie troglodyte, chef d'œuvre de l'art pré-roman. Bon, j'arrête, j'arrête....

J'ai tellement envie de la rejoindre mon abbaye, qu'à Arles, je ne m'arrête pas pour manger et pourtant je sais déjà que c'est une erreur . Et malgré tout je persiste. Et ce qui doit arriver arrive : un immense coup de pompe avant d'arriver à Eyguières (km 689,5). Pas moyen de faire autrement maintenant : je vais devoir augmenter ma ration de doping. Dans chacun des villages qui vont suivre, la dose est la même : Bistrot - Monaco - trois ou quatre sucres. Les Monaco, je les avale souvent par demi-litre ! Boisson qui aura depuis toujours accompagné mes longues distances à l'effroi total de mes compagnons de route lorsque nous étions encore quelques-uns à pratiquer dans le club.

La logique est respectée : je me refais une santé et en plus, ces messieurs de Salon-de-Provence ont enfin raison. À Eyguières, je le trouve ce vent de sud-ouest que j'attends depuis si longtemps. Tantôt dans le dos, tantôt sur le côté, je n'en demande pas plus.

La Roque d'Anthéron (km 717,5) et l'abbaye de Silvacane, l'une des trois sœurs provençales avec Sénanque près de Gordes et le Thoronet entre Brignoles et Draguignan. Chaque année et en hiver (lorsqu'il n'y a plus de touristes), je me débrouille pour rendre visite à vélo, aux trois abbayes, en enfilade, histoire de faire des comparaisons de détails architecturaux, de voir l'évolution des restaurations. Pureté romane absolue de l'esprit cistercien. Dégradation des bâtiments transformés en dépendances de fermes (heureusement Sénanque parce qu'elle avait déjà été rachetée par un privé, n'a pas eu à subir les destructions révolutionnaires, même si elle avait été mise à sac par la révolte des paysans vaudois de deux siècles plus tôt).

Meyrargues (km 733,5) et son aqueduc romain ...

Peyrolles en Provence (km 739,5) et sa chapelle du Saint Sépulcre, réplique de celle de la Sainte-Croix de Montmajour...

Rians (km 756,5) : j'étonne souvent mon monde lorsque je dis préférer faire de la grande distance seule. En voici la principale raison et elle est énorme : je fais ce que je veux. Arrivant à Rians, j'ai environ ¼ d'heure de retard sur mes temps de déplacements. Je m'en fiche, mais vraiment, je m'en fiche complètement, car je sais que cela ne va pas s'arranger du tout dans ce village. En effet, la fille de l'une de mes amiEs (je rappelle que je n'en ai que quatre, sélectionnées au fil des décennies) y tient un restaurant avec son mari : "Les Souvenirs de l'Avenir", (inscrit et pour cause dans le guide cyclo). Impossible de ne pas s'y arrêter. Une semaine plus tôt, sa mère, Bernadette, m'y attendait avec des vêtements secs en cas de pluie. Aujourd'hui, c'est Rachel, la fille qui me pose trente six mille questions et qui sans cesse me demande de rester encore un petit peu. Une Diagonale, cela ne lui dit rien du tout et le principal, c'est de passer un tout petit peu plus de temps ensemble.

Imaginez la tête d'un éventuel compagnon de route...

Je repars avec 3 heures de retard. Je me suis tout de même imposé une limite car je sais que la route est accidentée entre Rians et Salemes (km 803). Je veux absolument y arriver avec la nuit. Parcours que je connais bien, avec une route qui serpente entre champs et bois. Région sauvage et magnifique avec ses champs de blés vert vif contrastant avec la terre rouge sang du plateau étroit qui se faufile entre de petites gorges sombres et abruptes, la chapelle romane d'Esparron, le château de Saint Martin transformé fut un temps en hôtel dans lequel j'ai eu dormi et maintenant en gîte rural et l'exceptionnel château médiéval de Sillans la Cascade. Tout cela sous le soleil rasant d'une fin de jour qui fait tout flamboyer. Je devrais planter là mon vélo et regarder à en perdre la vue. Au lieu de cela, je me prends pour un coureur, dévalant les collines, avalant les faux-plats descendants, grim pant les quelques côtes sur le grand plateau, tout cela pour arriver à la nuit à Salemes.

Le trajet Salemes - Draguignan sera nocturne, mais je n'en ai cure... En effet, je n'ai jamais songer un seul instant dormir à Draguignan. Cela faisait un joli découpage d'étape sur le papier, mais dans la réalité, c'était difficilement réalisable et je le savais. En effet, repartir de Draguignan à 5 heures du matin et traverser le Tanneron dans la nuit à 19,5 km de moyenne, puis sur la même moyenne suivre la côte jusqu'à Menton lorsque l'on connaît les villes à traverser, leur circulation routière, leurs feux et leurs travaux, c'était presque utopique, un risque à ne pas courir. Depuis le début, mon souhait était de dormir à Villeneuve Loubet dans le Formule 1, chaîne d'hôtels très pratique puisque l'on peut y pénétrer quelque soit l'heure dans la nuit.

Je me sentais tout à fait capable de prendre suffisamment d'avance pour y parvenir dans des délais convenables. Cela n'avait pas été le cas en raison du vent, je ne vais pas en faire une maladie...

Et puis, il y avait autre chose : Dès la préparation de cette Diagonale, je voulais m'offrir une dernière nuit sur le vélo. Le Tanneron m'en donnait une possibilité exceptionnelle car je savais que là, je ne serai pas continuellement mise en danger par les phares des voitures. Ce n'était pas sans arrière-pensée que j'avais embarqué tout le matériel nécessaire à ma sécurité : baudrier, bracelets réfléchissants, trois gros clignotants rouges et une lampe frontale (pour les panneaux indicateurs, c'est extra).

Si j'avais pu être à Villeneuve Loubet à la tombée du jour, je n'aurai pas hésité, mais je jubile déjà à l'idée des heures qui vont suivre.

Et c'est un régal ! Dans le style inventaire à la Prévert, je dérange le long de ma route solitaire, un premier sanglier qui n'apprécie pas du tout et rouspète vertement, un animal qui me fixe au milieu de la route avant de disparaître et que je ne peux reconnaître et un second sanglier qui lui préfère prendre le large instantanément. Les voitures ont le bon goût d'oublier de rouler et je n'en rencontre que deux ou trois en passant au sud de Fayence.

Je dois reconnaître que je pédale à un rythme de sénateur, d'une part parce que j'y prends un réel plaisir et d'autre part, parce que ma vision des choses est plus que réduite. Ma vue a tellement baissé que je prends comme point de repère la ligne médiane et je la suis comme un fil conducteur. Mais dans cette totale solitude, c'est aussi un certain cheminement spirituel que je suis venue chercher et le vélo a déjà pris la direction du lac de Saint Cassien, lieu de profonds souvenirs, lorsque je fais demi-tour, me disant qu'il ne me faut tout de même pas exagérer.

Grasse (km 882) : 2 heures 15 du matin. C'est l'heure des braves, celle des boulangers. Chercher un laboratoire n'est pas compliqué, il suffit de renifler. Je repars après avoir fait pointer mon carnet de route. Villeneuve-Loubet : Je file sur le Gros de Cagnes.

L'objectif est atteint et je me dis que dormir quelques heures me ferait le plus grand bien. Je me trouve rien ou plutôt si : le poste de police municipal ouvert dans la nuit. Le policier de permanence m'accueille, me propose un fauteuil, me fait rentrer le vélo pour ne pas me le faire voler...

Originalité inoubliable des rencontres de la route de nuit...

Mercredi 22 avril 1998

Gros de Cagnes - Menton : 41 km

Nice (km 912) : 7 heures . J'ai ma carte postale à expédier. Direction Aéroport. Les deux CRS sont bien étonnés de me voir arriver. Je leur demande où je peux bien trouver une boîte aux lettres. Aussitôt l'un d'entre eux part en chasse délaissant ses fonctions. Comme il ne revient pas, je pars à mon tour tandis que l'autre CRS surveille mon vélo. Il me sera difficile dorénavant de dire du mal de la police...

Monaco (km 940) : Je dois être à Menton avant 13 heures. En réalité c'est avant 12 h 20 car j'ai mon train à cette heure là et demain je travaille. J'ai tout mon temps d'autant plus qu'après ma garde à vue au poste de police, mes muscles se sont tout de même décidés à se plaindre et mon dos n'est plus très en forme. Seule la tendinite va bien. Mon toubib m'avait prescrit des emplâtres de Flector Tissugel à 1 % que je devais changer toutes les 12 heures. C'est une merveille. Pas un instant, mon tendon n'a crié au secours.

J'arrive en plein Open de tennis. Je ne le savais pas. Comme j'ai le temps de faire du lèche vitrine, j'essaie d'aller "guigner" du côté des terrains, mais je me fais jeter en beauté. La police monégasque ne vaut pas la française !

Menton (km 949) : 10 heures, je fais tamponner mon carnet de route. C'est fini.

==--==--==--==--

J'espère refaire une Diagonale un jour ou l'autre, mais aucune ne ressemblera à celle-ci car c'était la Diagonale du bonheur et de l'amitié. Je reviendrai encore et toujours rouler sur le littoral méditerranéen, mais il y aura désormais encore et en plus, le souvenir d'un Hendaye / Menton extraordinaire.

Cette Diagonale là, il me la fallait. C'était vraiment, MA Diagonale.

Christiane Fournier



CHRISTIANE FOURNIER